



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

JULES GOURDAULT

L'ITALIE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4°

CONTENANT 450 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. BAUERNFEIND, GERMAIN BOHN, ARTHUR CALAME, H. KAULBACH, F. KELLER ET AUTRES

Broché, 50 francs : — Richement relié, avec fers spéciaux, 70 francs.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

L'Italie, — terre antique et toujours jeune, — a été bien des fois décrite ; mais, telle est la variété de ses aspects, l'abondance de ses richesses naturelles ou artistiques, que les descriptions de ce beau pays se peuvent succéder presque à l'infini sans trop se ressembler. Sur un sol où tant d'âges se sont stratifiés en quelque sorte, le champ des études et des découvertes est inépuisable : c'est le palimpseste aux multiples surcharges, sous lesquelles on retrouve sans cesse de nouveaux et précieux linéaments.

Jusqu'au seizième siècle, l'Italie n'avait guère été visitée que par un petit nombre d'étrangers, privilégiés du rang ou de la fortune, et par quelques rares touristes amateurs, comme l'auteur des *Essais*, Michel Montaigne. Ce qu'on y allait voir alors, c'était avant tout Rome et les restes de l'antiquité païenne. D'ailleurs, la plupart des grandes villes de la Péninsule n'avaient pas encore toute leur splendeur architecturale, tous leurs trésors de tableaux, de statues, de décorations de toute espèce. Mais, après que la Renaissance, avec sa glorieuse pléiade d'artistes, eut accompli son œuvre féconde, — Saint-Pierre ne fut achevé qu'au dix-septième siècle, — l'Italie offrit un attrait de plus aux voyageurs. Malheureusement, à part les aventuriers à la solde des princes et la soldatesque des armées impériales ou françaises, — tous bans de visiteurs plus enclins à la pillerie qu'à l'admiration, — peu de gens pouvaient parcourir à l'aise cette contrée doublement classique.

Par la voie de terre, il fallait aller à cheval ; le trajet par mer, sur la felouque ou le brigantin, à la merci des tempêtes et des pirates, ne rappelait que trop les temps fabuleux de l'Odyssée ; sans compter les déplaisantes nuitées dans d'abominables auberges, remplacées aujourd'hui presque partout par des hôtels excellents.

Au dix-septième siècle, cependant, le renom artistique de l'Italie était fait par toute l'Europe, et, dès cette époque, il existait, tant en France qu'en Allemagne, une intéressante littérature de voyages, et notamment de voyages au delà des monts ; je citerai seulement le *Fidus Achates* ou le *Fidèle Compagnon*, de Martin Zeiller. Cette vogue fut encore accrue chez nous, au milieu du siècle suivant, lors de la découverte d'Herculanum et de Pompéi, par les *lettres* si gaies et si spirituelles

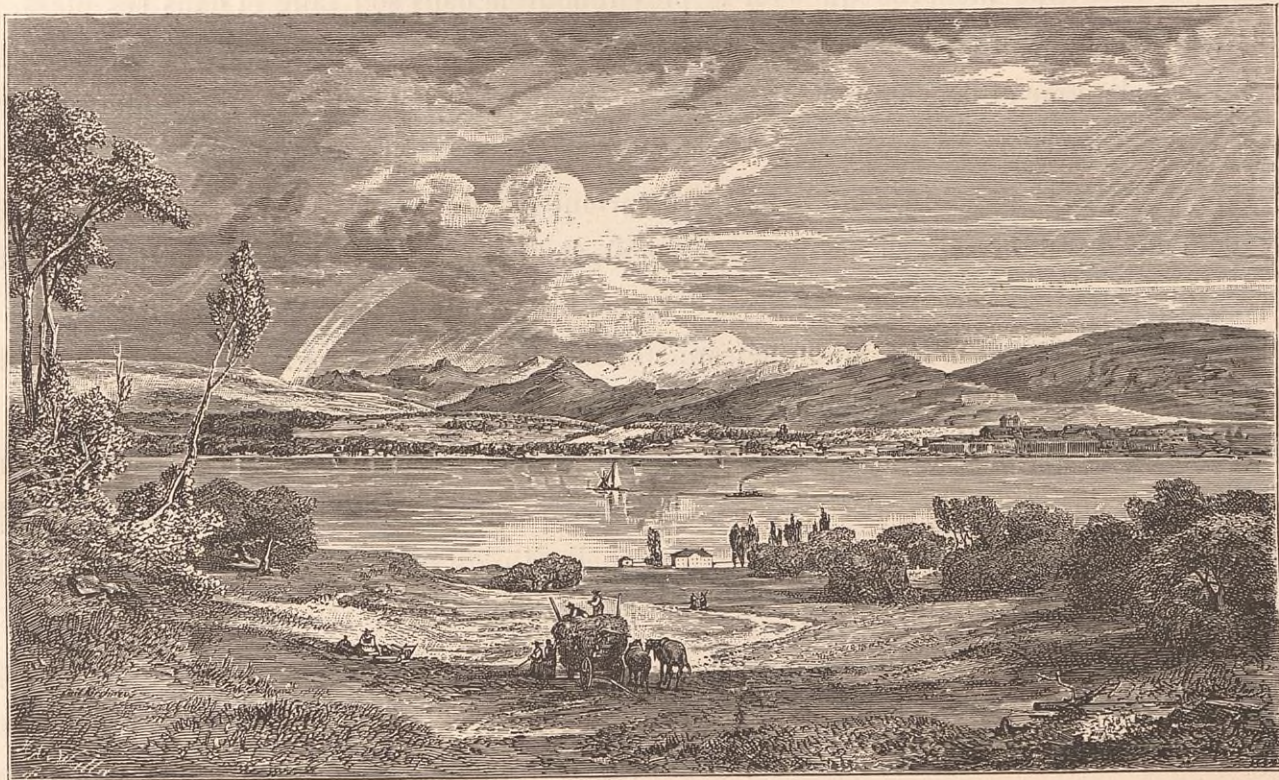


L'ESCALADE.

L'Escalade

Peut-être bien, vers minuit, en faisant appel à toute la finesse de son ouïe, saisirait-il dans le sombre écheveau des rues basses un bruit sourd de pas cadencés mêlé à quelque cliquetis indistinct. Ne t'émeus, Genevois du vieux temps : ce n'est plus la *ronde mayor* où tu fis personnellement si martiale figure ; c'est le simple guet de police qui s'en va explorant de l'œil les longues voûtes traversières de tes immenses îlots moyen âge, que le marteau du démolisseur n'a pas encore entièrement détruits. Demeure calme, te dis-je ; tout, céans et aux alentours, présente visage à souhait. Du Jura même, ô républicain, il vente un souffle de république, et quant au légendaire soldat de Savoie, il n'a plus que faire le long du Léman ; les siècles lui ont taillé une besogne bien autre, et, à cette heure, il fait patrouille tout là-bas, par delà les Monts, aux rivages lumineux du Tibre.

Au matin, mêmes harmonies paisibles et douces ; la nuit a passé comme un songe ; sur le lac,



GENÈVE : VUE PRISE DU PETIT SACCONNEX.

pétillant de mille folles bluettes, gros paquebots et barques légères reprennent leur vol quotidien ; en haut de Saint-Gervais sifflent et grincent les locomotives, chevaux de feu toujours emportés, où toi et tes pères, bon Genevois, vous n'auriez vu qu'une création de la sorcellerie. Le soleil, à mesure qu'il monte, boit les molles vapeurs de l'aurore, et laisse apercevoir, de l'autre côté de la nappe d'azur, Sacconnex, Pregny, le Creux de Genthod, la côte de Versoix, et plus loin, à fleur d'eau, Coppet et Nyon.

Le vieux citadin est de plus en plus étonné : il reconnaît pourtant, au revers des coteaux voisins, les lieux qui furent le théâtre des combats de la liberté : voici le castel du Crest, où l'ancêtre Agrippa d'Aubigné pendit au croc sa glorieuse épée ; voici, dans un fouillis de ronces et de broussailles, au bord de l'Arve, les restes pensifs du château de Gaillard et les ruines de Peney. L'Arve elle-même, qui vit cheminer en sourdine la horde nocturne des Escaladeurs, l'Arve n'a point changé : c'est toujours le torrent impétueux et sauvage qui dévale des gorges alpestres, pressé de jeter son limon dans les flots cristallins du Rhône ; aujourd'hui comme jadis, celui-ci semble vouloir se dérober d'abord

au contact : ses ondes se crispent, se tordent et se détournent avec une sorte d'épouvante; puis, à la fin, il se résigne à cette promiscuité qui ne lui apporte en définitive qu'une souillure toute momentanée. Bientôt, en effet, l'azur purifiant du fleuve helvétique allège, éclaire les eaux troubles de la rivière savoyarde, et tous deux, confondus et réconciliés, poursuivent leur course précipitée vers l'étroit passage de l'Écluse.

Dans cette jonction et dans ce mélange des deux fleuves, il me semble voir comme une image de Genève elle-même, qui, après avoir repoussé ou mal accueilli, durant si longtemps, tout étranger de mœurs différentes, a fini par devenir l'une des villes les plus cosmopolites de l'Europe.

Chacun sait qu'elle n'est plus aujourd'hui la cité close, ni la république pédantissime de docteurs étroits, pointilleux, formalistes, que raillait un peu trop Voltaire; c'est au contraire, avec Paris et avant Paris, le municpe moderne qui s'est le plus renouvelé dans son sang et dans ses idées, et où la mixtion des races a produit les résultats les plus favorables. Cet afflux perpétuel d'étrangers l'a empêchée de s'alanguir et de s'ossifier, en même temps que sa vitalité native, que nulle alluvion du dehors n'a pu submerger, l'a empêchée de perdre son génie propre et de se déformer. C'est une ville qui, pour parler la langue scientifique, a crû surtout par intussusception, digérant et s'assimilant tous les éléments divers que les siècles lui apportaient. Peut-être, sans l'exclusivisme de ses doctrines religieuses, qui furent d'abord son épée de chevet, son moyen de défense le plus efficace, ne serait-elle pas aussi vite arrivée à une solution personnelle et indépendante des grands problèmes de la vie politique et intellectuelle; peut-être aussi, sans l'esprit laïque, qui pénétra et adoucit par degrés chez elle l'esprit calviniste, sans l'intervention du naturalisme qui y vint de bonne heure battre en brèche la sombre redoute de l'orthodoxie protestante, serait-elle restée à la fin une sorte de réduit de l'obscurantisme. Mais c'est là une double hypothèse sur laquelle il n'est que trop facile de raisonner à perte d'haleine. Ce qui semble certain, c'est qu'avec une population recrutée sans cesse par l'élite des persécutés de tous les pays, il n'était guère possible que Genève perdît le goût de la liberté et qu'un large esprit d'investigation ne fît pas éclater chez elle l'enveloppe malandreuse du calvinisme. La révocation de l'édit de Nantes valut, à elle seule, à la république plusieurs milliers de citoyens non-seulement actifs et industriels, mais animés, comme les Genevois mêmes, d'un sens critique très-étendu. Aussi, dès le siècle suivant, tout en conservant la Réforme comme partie intégrante du patriotisme, Genève la rapproche du rationalisme et en opère la réconciliation avec la science. En même temps elle revient aux féconds errements démocratiques du passé. A la suite de la révolution religieuse, le gouvernement tout populaire des premiers âges était devenu, sans que le peuple y prît garde, à peu près aristocratique. Non pas qu'il ait jamais existé de noblesse genevoise; mais il s'était fait peu à peu, — la même chose se retrouve à Berne, — une concentration de pouvoirs entre les mains d'un petit nombre de familles indigènes qui s'étaient perpétuées dans les conseils exécutifs au détriment de l'assemblée du peuple ou Conseil général, source de toute autorité. Comme cette oligarchie, après tout, restait fidèle aux vieilles traditions et défendait bien la république contre les périls extérieurs, on ne songea pas à la contester, de sorte que la société de Genève se trouva un beau jour divisée en plusieurs classes, les gens du haut et les gens du bas, distingués les uns des autres par le quartier et, qui plus est, par le costume; au sommet de l'échelle, les *magistrats*, patriciat austère de fonctionnaires qui, pour n'avoir pas de livre d'or, n'en montrait pas moins de morgue; au-dessous, les citoyens, les bourgeois; — le Conseil général n'avait plus guère d'autre rôle que de

valider et de sanctionner les lois toutes délibérées qu'on lui apportait; — au-dessous encore, les *natifs*, classe privée du droit de vote et frappée de diverses incapacités civiles et industrielles. Il était inévitable que, sur une scène aussi exigüe, où les moindres détails frappaient l'œil, le conflit s'engageât tôt ou tard entre les deux Genève parties du même point, mais qui avaient de plus en plus été en divergeant.

Dès que le peuple n'eut plus à craindre l'ennemi du dehors, il se souvint de ses anciens droits; il les chercha, et n'en trouva plus que le simulacre. Alors commença une lutte politique qui agita tout le dix-huitième siècle, où Voltaire en personne prit parti, et où les principes en jeu étaient ceux mêmes que Jean-Jacques Rousseau a formulés dans sa république idéale du *Contrat social*, et dont la France devait revendiquer plus tard l'application à son bénéfice.

La démocratie avait obtenu le redressement de ses principaux griefs, quand survint la triste période de 1800 à 1815. Réunie par la violence à l'empire d'un nouveau César, Genève est menacée de se voir réduite au rôle effacé d'une ville de province. En ce court laps de temps, dit un publiciste genevois, « un tiers de la population disparut; les familles bourgeoises envoyaient leurs enfants aux extrémités de l'Europe pour les soustraire aux recruteurs; les ateliers étaient inactifs, les maisons vides, les filles ne trouvaient pas de maris; la fleur des ouvriers genevois avait porté au loin son industrie, et un prolétariat savoyard et catholique se glissait dans la cité. »

Mais bientôt Genève ressaisit son indépendance, et en même temps son rêve le plus cher se réalise: elle entre comme vingt-deuxième canton, — le dernier en date, — dans la Confédération helvétique; elle devient politiquement la coassociée de « Messieurs des Liges », ainsi que disait le prieur Bonivard. Un monument national, avec le groupe de *l'Helvétie et Genève*, se dresse, en souvenir de cet événement, à l'un des bouts du pont du Mont-Blanc. La constitution d'alors, bien qu'elle eût établi un cens électoral, consacrait le principe représentatif, et Genève allait lui devoir vingt-cinq années de calme et de prospérité. Tout cédait à la joie de la liberté reconquise: « Un silence de quinze années avait délié toutes les langues. C'était à qui délibérerait, discuterait, voterait. Les conseillers d'État ne quittaient ni le tricorne ni l'épée; je crois même qu'ils les gardaient en se couchant. On se serait cru dans une ruche d'abeilles, moins la reine (1). »

Les écoles se multiplièrent; toute une génération d'hommes éminents, dont plus d'un semble avoir formé dynastie, les Dumont, les Pictet, les Bellot, les Sismondi, les Candolle, les Rossi, remirent en honneur les fortes études et éperonnèrent l'esprit genevois. Les beaux-arts, qui déjà au dix-septième siècle, malgré l'ostracisme dont les avait frappés le puritanisme calviniste, étaient nés de l'industrie même avec les Petitot, les Thouron, les Huber, les Dacier, et qui n'avaient cessé de prospérer durant les luttes civiles du dix-huitième, reprirent un essor nouveau avec Hornung, Diday, Calame et Lugardon².

Le Bernois Bonstetten, parlant de Genève à cette époque, comparait son rayonnement à celui « d'un ciel toujours chaud, sans matinées ni soirées ». L'éclat que projette de nos jours la ville de Calvin n'a plus ces brûlantes ardeurs; c'est une lumière plus douce et plus tempérée, qui filtre comme celle d'un beau soir d'automne. Depuis trente années, la ville de Calvin est entrée dans une phase nouvelle et décisive de son existence. Le vieux conservatisme a été vaincu définitivement; la

(1) *Mémoires du syndic Rieu*, 1 vol. in-8°, Genève.

(2) Voyez plus loin les pages consacrées au mouvement artistique et intellectuel des Cantons suisses.

démocratie a pris possession de la cité, elle y est le principe générateur des institutions et des mœurs, et, sous l'égide des *Indépendants* ou des *Radicaux*, Genève est devenue comme un libre champ d'expériences, où tous les systèmes, religieux, politiques et autres, essayent tour à tour leur forme et leur destinée.

A l'heure qu'il est, les vieux aristocrates de la république ont déserté eux-mêmes la théologie pour le négoce, la science ou la finance; l'antique esprit de tradition ne se conserve plus que chez quelques femmes, très-cultivées, très-rigoristes, à qui le pêle-mêle démocratique ne laisse pas de causer



GENÈVE, MONUMENT NATIONAL.

un peu d'effroi; elles y viendront néanmoins par intelligence, par patriotisme, et parce qu'à Genève nulle force ne se résigne à être perdue, ne s'immobilise, ne s'étirole. Dans cette société mixte et pourtant bien fondue se retrouvent, je l'ai dit, comme en un foyer concentrique, le vif esprit de compréhension des Français, la culture artistique des Italiens, la force et la ténacité allemandes. C'est le milieu helvétique où les idées de toute sorte acquièrent leur maximum de portée et de valeur sociale. Sans être une capitale dans la véritable acception du terme, Genève possède néanmoins les ressources multiples des plus grandes villes. Si elle n'est plus, comme disait au congrès de Vienne le comte Capo d'Istria, « le grain de musc qui parfume l'Europe, » elle est toujours, suivant un autre mot fameux, « le monde dans une noix. » Tout y passe, comme dans une

sorte de lanterne magique, tout y aboutit, tout s'y répercute. De chez elle, mieux que d'aucune autre ville, « on peut, écrit M. Rey, suivre le mouvement général de la société contemporaine, les alternatives de l'opinion, la part que chaque nation apporte à l'œuvre collective de la civilisation. Par ses institutions, l'individualité y a tout son jeu. La vie y est complète et analogue à celle des cités antiques. Le savant, l'industriel, le commerçant sont citoyens, ils ont à remplir des obligations civiques et militaires; ils servent dans la milice, siègent dans les conseils municipaux et cantonaux; ils sont membres d'associations consacrées à des buts économiques et scientifiques; dans les *cercles*, ils préparent les décisions publiques. Une discussion incessante, et à laquelle tous prennent part, élabore à l'avance chaque mesure importante. Ainsi l'individu est obligé de décider sur les grandes questions politiques, religieuses, morales. Il est peu de Genevois qui n'aient publié leur brochure, leur article de journal, ou donné leur conférence. Les grandes réunions populaires, les banquets, les habituent à la parole. Que de moyens de cultiver les talents et de former des personnalités! »

Nous voilà loin du temps où Genève bâtissait ses destinées sur l'étroit fondement d'un christianisme unitaire. Nous sommes loin également du jour (1759) où le Consistoire pouvait écrire dans ses actes : Il n'y a dans la ville que 227 catholiques, « y compris la maison de M. de Voltaire et ses gens! » Les annexions de 1815 ont donné au canton un troupeau catholique de seize mille Savoyards, qui depuis lors n'a cessé de s'accroître encore. Et toutes les religions vivent aujourd'hui côte à côte dans la cité si bien verrouillée jadis par Calvin. Le culte romain s'y est élevé en 1857 une somptueuse nef gothique qui, située au devant de la gare, commande à la fois la ville neuve, dont la rue du Mont-Blanc forme l'artère maîtresse, et le faubourg plébéen et radical de Saint-Gervais, où les horloges ne se règlent guère sur le cadran de l'église nouvelle. A côté se dresse un temple anglican; ailleurs, voici le sanctuaire des Francs-Maçons, puis des synagogues, des églises russes aux coupoles dorées; chaque confession, vieux-calvinistes, méthodistes, luthériens, etc., a ici sa place au soleil; toutes, je parle des sectes de réformés, ont dans une mesure plus ou moins large le sens respectueux de la liberté, et ce n'est pas de ce côté qu'aucun ressac d'intolérance ou de servilisme pourrait menacer la cité.

Est-ce à dire que dorénavant tout soit pour le mieux dans la meilleure et la plus paisible des républiques? Ce serait là un résultat précieux à coup sûr pour le philosophe, mais dont les Genevois tout les premiers seraient bien marris. Dès le seizième siècle, je ne sais plus quel auteur italien appelait Genève la « Cité des Malcontents », *Citta dei Malcontenti*; et Genève elle-même n'en disconvient pas, puisqu'elle a, dans son dialecte populaire, un mot spécial pour désigner ce penchant naturel à la critique et au blâme quand même, qui est la marque du caractère national. On dit de celui qui raille sur tout, épiluche tout, et répète sans cesse : « Tout cela est bon, mais il y a encore quelque chose à faire : » c'est un *avenaire*. Rousseau lui-même était un *avenaire*; il en avait l'esprit à la fois raisonneur et passionné, les susceptibilités, les soubresauts, les hochements de cœur et d'esprit. Le Genevois de n'importe quel siècle semble taillé à l'image du *Monde*, personnage d'une vieille *sotie* qui fut jouée en 1524, au temps de la foire, par-devant le Duc et la Duchesse (1). Le *Monde* demande au cordonnier une chaussure, au bonnetier un bonnet, au maçon des fenêtres, au prêtre une messe, au

(1) Marc Monnier, *Genève et ses poètes*, 1 vol. in-8°.

conseiller un conseil; mais nul ne le peut satisfaire, rien ne lui va : c'est trop large ou trop étroit, trop haut ou trop bas, trop long ou trop court. A la fin, il se croit malade, et envoie querir le médecin, qui, lui aussi, ne fait qu'y perdre son diagnostic.

Gens de cette sorte, on le voit de reste, demeureront toujours malcontents; mais quoi? Oseriez-vous dire que le progrès de l'humanité n'est pas à ce prix?

IV

Si restreint est le territoire que Genève occupe, dans cette presque île d'alluvion que forment au midi l'Arve et le Rhône, que, des montagnes mêmes où elle s'adosse, aucune ne lui appartient. Les Voirons,



COUPE DU SALÈVE.

le Salève, le Môle, le Brezon, les monts Sion et Vergi, le Mont-Blanc, tous s'échelonnent en terre savoyarde. On ne peut cependant, si rebattu que soit le sujet, parler de la ville du Léman sans dire un mot du Mont-Blanc et de Chamonix.

Il y a deux façons d'aller de Genève à Chamonix : l'une, toute simple, qui est de suivre les rives de l'Arve; l'autre, plus compliquée, qui est de pousser jusqu'à Saint-Gervais pour y franchir un des deux cols, de Voza ou de la Forclaz; mais, dans l'un et l'autre cas, il faut passer par Sallanches. Sallanches est une petite, toute petite ville savoyarde, qui avait autrefois des rues exagérément vieilles, étroites et tortueuses. Aujourd'hui, c'est bien différent : Sallanches a des rues trop larges, trop régulières et trop neuves; tout de pierres du reste, à cause du feu qui, par une belle journée de printemps, n'a fait qu'une bouchée de la ville de bois.

C'est de Sallanches que, par un ciel pur, le voyageur commence à jouir de la vue grandiose du Mont-Blanc, dont on ne perçoit, des quais nord de Genève, qu'un linéament indécis. A Sallanches, l'illusion d'optique est souvent telle, et l'arête hardie de l'Aiguille Verte, par exemple, se détache parfois en contours si nets par-dessus l'enchevêtrement de pics, de dents, de dômes et de minarets, qu'on se croirait à deux ou trois kilomètres à peine de la chaîne, tandis qu'on en est à plus de cinq lieues.

Le nouveau chemin carrossable par le Châtelard, achevé seulement en 1870, laisse d'abord de l'autre côté de l'Arve l'ancienne route de Servoz, puis la rejoint pour la couper à la base des Montets, au-dessus du pont de Pelissier, que l'on aperçoit à ses pieds. Cet itinéraire est

connu de milliers de touristes. La rivière, qu'on franchit ensuite à plusieurs reprises, écume au fond d'une gorge resserrée qui représente comme en raccourci le fameux passage du Splügen. En face, à travers les éclaircies d'une superbe forêt de conifères, scintillent les cimes neigeuses du Mont-Blanc; puis la vallée de Chamonix s'ouvre aux regards du voyageur; à droite, le glacier de Taconnay, plus loin celui des Bossons, l'un et l'autre descendant de la grande montagne; à gauche, la chaîne du Brévent et des Aiguilles-Rouges.

Au siècle passé, les riverains du Léman donnaient encore le nom de *Monts-Maudits* au Mont-

Blanc et à son cortège de sommités; bien des gens répétaient gravement que les neiges éternelles et les fleuves de glace qui couvrent les hauts et les bas de l'énorme relief étaient l'effet d'un anathème céleste que les habitants du lieu avaient encouru, et l'on considérait ce coin de la Savoie comme un pur repaire de brigands. Ces bons Genevois ignoraient alors que les divers glaciers de la région, si gigantesques qu'ils soient encore, ne sont qu'un chétif résidu de l'immense calotte de glace qui, à une certaine époque, submergeait toute la vallée jusqu'à la hauteur de mille mètres. Et non-seulement ladite calotte s'étendait sur toute la vallée, mais elle avait envahi d'un bout à l'autre le bassin de l'Arve, labourant et raclant les deux flancs du Môle jusqu'au lac, et de là s'extrayant jusqu'au Jura, d'où elle refluit sur Soleure, après s'être soudée au fleuve de glace plus colossal



BORDS DE L'ARVE.



PRÈS DE SALLANCHES.

encore qui descendait de la brèche pennine, et dont je raconterai plus tard l'épopée. Un glacier non moins vaste roulait du revers méridional du Mont-Blanc jusqu'à Chivasso.

Il s'est écoulé un nombre de siècles assez respectable depuis que ces immenses mers se sont retirées, et les glaciers plus ou moins grands qui en sont restés n'ont pas laissé de varier eux-mêmes d'une période de temps à une autre. Celui des Bossons, par exemple, qui n'est plus actuellement qu'une mince langue étranglée entre ses deux moraines latérales, avait encore, il n'y a pas plus de quarante années, une ampleur relativement énorme, et ses aiguilles et aiguillons débordaient d'une vingtaine de mètres son encaissement de pierres et de gravier. On a constaté que, de nos jours, ce même glacier perd annuellement par la fusion une certaine quantité de mètres cubes; en revanche, au commencement du siècle, il poussait de tels empiétements sur les terrains cultivés du voisinage, qu'il a fallu, en 1817, ordonner des processions publiques à l'effet de mettre ordre à ses ravages, et en outre planter une croix près de deux blocs de la moraine frontale : cette croix, depuis lors, n'a pas bougé, ce qui prouve surabondamment l'efficacité du genre d'endiguement et la soumission du glacier.

De même, le glacier des Bois, ou Mer de Glace, qui descend, sur une pente moins fortement inclinée, le long du Montanvert jusqu'au niveau de la plaine, menaçait de si près, il y a cinquante ans, le hameau des Bois, que les maisons extrêmes en étaient devenues inhabitables. Plus récemment, il a rebroussé chemin de deux cents mètres environ par un mouvement de retrait d'une continuité presque régulière. Mais celui dont le recul a été le plus sensible, c'est le glacier d'Argentière, situé plus à l'est, entre l'Aiguille-Verte et celle du Chardonnet, au point de jonction des deux routes de Martigny par la Tête-Noire et le col de Balme. Celui-là s'est replié en un demi-siècle de près de deux kilomètres. Il semble aussi qu'il a été un temps, assez peu éloigné encore, où la chaîne entière du Mont-Blanc était bien moins chargée de neiges qu'elle ne l'est présentement. La preuve en paraît fournie par ces souches d'aroles ou pins cembro qu'on retrouve au bord des moraines et sous les parties de glaces qui se retirent. Il résulterait



LA TÊTE-NOIRE.



LE GLACIER DES BOSSONS ET LE MONT-BLANC.

d'ailleurs, de récits locaux recueillis par des voyageurs du siècle dernier, qu'il y a quelques centaines d'années les habitants de Chamonix communiquaient en six heures de temps, par la Mer de Glace et le col du Géant, avec Cormayeur (*cour majeure*), où ils étaient même obligés d'aller plaider leurs procès; ce ne serait qu'ultérieurement que l'encombrement croissant des glaces aurait obstrué le passage au point de le rendre impraticable aux bouquetins eux-mêmes. Et cependant, là encore, on ne fut pas avare d'exorcismes. L'évêque d'Annecy au dix-septième siècle, Jean d'Aranthon, raconte que les gens de Chamonix, toutes les fois qu'il allait « en leurs quartiers », le priaient de bénir et de conjurer leurs « glacières », afin qu'elles se retirassent. On affirme, en tout cas, qu'il a été retrouvé sur l'autre versant, près d'Entrèves, les vestiges d'un mur de soutènement de route en pierres sèches, et on ajoute qu'il aurait même existé là autrefois une ville, Saint-Jean-de-Pertuis, qui, détruite par un éboulement, aurait été ensuite recouverte par le glacier de la Brenva (1).

Pauvres Chamoniards ! Leur réputation de brigands était si bien établie, que les premiers voyageurs qui se hasardèrent, au milieu du siècle dernier, à pénétrer dans leurs froides régions, — déjà visitées pourtant par saint François de Sales, — s'attendaient à tomber aux mains d'une horde d'anthropophages. Ils s'étaient, dans cette prévision, armés jusqu'aux dents, et le premier soir, ayant établi leur campement sur la place, ils prirent soin de se retrancher et de tendre un cordon de sentinelles; après quoi, ils virent venir.... Grande fut leur surprise quand le chapelain de l'endroit s'approcha d'eux et les invita, le plus poliment du monde, à gîter dans son modeste presbytère, lequel leur servit d'hôtellerie pendant tout le temps de leur séjour. L'ancre de malandrins se trouvait n'être qu'un paisible hameau de chasseurs, d'éleveurs d'abeilles et de chercheurs de cristaux qui s'était groupé autour d'un vieux prieuré de Bénédictins. Au quatorzième siècle, le prieuré faisait des lois contre les étrangers; à la fin du dix-huitième, grâce à ces mêmes étrangers, la bourgade s'était rachetée, argent comptant, de toutes ses redevances féodales; la vallée était devenue une petite république très-florissante, où chaque homme jeune et valide trouvait déjà, dans le métier de guide ou de porteur, un gagne-pain des plus assurés.

La prospérité du pays date surtout de 1786, époque où le fameux guide Jacques Balmat, dont Alexandre Dumas, dans ses *Impressions de voyage*, nous a si bien narré les hauts faits, monta le premier au haut du Mont-Blanc. L'année suivante eut lieu l'ascension du célèbre Genevois de Saussure.

Depuis lors, d'après les archives, incomplètes d'ailleurs, de l'administration des Guides, cinq ou six cents touristes, la plupart Anglais ou Américains, répartis en plus de trois cents caravanes distinctes, ont exécuté avec succès l'ascension réputée jadis si terrible. Sur ce nombre, peu de *grimpades* scientifiques : celles de MM. Martins, Bravais et Lepileur, en 1844, et, plus récemment, celles du physicien Tyndall et du docteur Chauveau, de Lyon. Notons, comme détail curieux, que la première femme qui ait entrepris et mené à bien cette même ascension, en juillet 1809, est une simple servante chamoniarde, Maria Paradix, et la première étrangère, une Française, mademoiselle Henriette d'Angerville, en septembre 1838. Quant au menu fretin des touristes, dont le nombre n'est pas moindre de vingt mille par an, il se borne, — et il n'a pas tort, — aux innocentes et classiques excursions du Brévent, de la Flégère, du Montanvert et de la traversée de la Mer de Glace, avec retour par le chalet du Chapeau, le glacier des Bois et la fameuse source de l'Arveyron. C'est qu'en effet il

(1) La plupart de ces détails, que j'ai recueillis à Chamonix même, auraient pu servir d'introduction à la très-savante et très-curieuse *Histoire du Mont-Blanc*, de M. Durier.

est bien rare que la perspective dont on jouit du haut du Mont-Blanc soit pleinement rémunératrice des peines et des fatigues qu'on s'est imposées; même par le plus beau temps, le plaisir et le profit de l'observation sont très-gravement contrariés par le malaise physique dans lequel on tombe. Ce *mal des montagnes*, comme on l'appelle, est dû, — si l'on s'en rapporte aux conclusions les plus récentes de la science, — non pas à la trop grande raréfaction de l'air que l'on respire, mais à la tension démesurément faible de l'oxygène, lequel ne nourrit plus qu'insuffisamment les combustions intra-organiques; et c'est ainsi qu'à l'altitude de 4,000 mètres se produisent des phénomènes caractérisés d'asphyxie: — lassitude extrême, nausées, hémorrhagies et éblouissements. Jacques Balmat, le



LE CHAPEAU.

conquérant de la grande montagne, a rendu le premier très-nettement compte de ces sensations. Dès les Grands-Mulets (3,333 mètres), il en ressentit les symptômes: un mal de tête qui vous prend, dit-il, au haut du crâne, et vous descend jusqu'aux sourcils; puis « un tas d'idées bêtes » qui vous envahissent l'esprit; avec cela, de violents maux de cœur, une irrésistible envie de dormir; il semble « qu'on n'ait plus de poumons et que la poitrine soit vide ». Le docteur Paccard, qui accompagnait Balmat dans son ascension, fut affecté à un tel point, qu'il en devint absolument inconscient. Quand le guide, qui, pour chercher la route du sommet, l'avait laissé en arrière, assis sur la neige, revint lui annoncer qu'il avait enfin touché le but, le docteur accueillit la nouvelle avec une profonde indifférence; il se contenta de demander « où il pourrait se coucher et dormir ». Il fallut que Balmat le prit « comme un enfant » et le portât pour ainsi dire à la cime, où, bien entendu, Paccard ne vit ni ne regarda rien. Ce fut la même chose à la descente jusqu'aux Grands-Mulets, où le pauvre docteur resta roulé dans une

couverture « comme un popard », à l'abri d'un rocher.

Je n'aborde pas ici le noir chapitre des accidents; j'aurais peur de dévier jusqu'au nécrologe. J'aime mieux parler aux voyageurs de commune volée du plaisir serein et incontesté qu'on éprouve à suivre d'en bas, de la vallée même, les ascensions avec une lunette. *Suave mari magno....*, a dit Lucrèce, il y a beau temps. Et à ce propos, je me rappellerai toute ma vie ma première arrivée à Chamonix. C'était à la fin d'août, au moment où le soleil se couche. La vallée entraînait déjà dans l'ombre; mais une resplendissante traînée de lumière éclairait encore toutes les sommités neigeuses, dont les dentelures se découpaient magnifiquement sur un ciel sans nuage. Ce n'était pas cette teinte unie de laiton ou ce pétilllement follet d'étincelles que l'œil y observe à midi; c'était cette étrange coloration chaude, mêlée d'or, d'orange et de carmin, que, dans la Suisse allemande, on désigne

d'un mot : *Alpenglühén*, et qui fait, — je ne m'en étonne pas, — le désespoir des peintres paysagistes. Tout en me promenant sans but, je m'étais élevé en arrière du village, sur les premières pentes du Brévent. C'est de là surtout que le Mont-Blanc commence d'être beau, car, de Chamonix même, il paraît un peu écrasé par les aiguilles secondaires plus proches de l'observateur. Comme je contemplais immobile la féerie de l'astre mourant, un cantonnier m'accosta, et, de monosyllabe en monosyllabe, la conversation prit son train. Peu de temps auparavant, mon Chamoniard avait été justement témoin d'un spectacle dans le genre de celui que tout à l'heure je recommandais aux touristes. Un matin, trois jeunes Écossais, trois frères, avaient voulu à toute force hasarder, sans guide et presque sans provisions, l'ascension complète du Mont-Blanc. La règle est que tout voyageur qui part pour ce qu'on appelle à Chamonix une course extraordinaire doit prendre trois guides au moins ou deux guides et un porteur; deux voyageurs doivent prendre quatre guides ou bien trois guides et un porteur; mais comme nos Écossais, en leur qualité de membres de l'*Alpine Club*, étaient censés avoir une suffisante notion des glaciers, ils n'étaient point astreints à la lettre du règlement.

« Les voilà donc partis, me dit le cantonnier. Paraît qu'au chalet de Pierre-Pointue on leur fit encore des représentations sur leur imprudence. C'étaient pourtant des messieurs pas bêtes, sachant que les vaches ont des cornes et que du foin n'est pas de la paille. Tout ce qu'on put, nonobstant, leur dire ne fit que les encolérer, susceptibles comme ils étaient, et les enfoncer de dix pouces plus avant

dans leurs idées. Paraît seulement qu'aux Grands-Mulets on gagna qu'ils prissent du sirop, pour mettre dans leur eau-de-vie, attendu qu'elle était trop forte pour la promenade qu'ils allaient tenter.

« Le lendemain, monsieur, voilà que, vers onze heures du matin, j'aperçois quelque chose de noir qui remue sur la Bosse du Dromadaire; je me demandais si c'était un cabri ou un homme, quand voilà deux autres points sombres qui apparaissent derrière le premier. Cinquante minutes ou une heure après, le canon de Chamonix tonnait; mes gaillards étaient signalés sur la Calotte. Tout le village avait l'œil braqué de ce côté-là, et on agitait les bras, et les hommes faisaient des signes avec leurs chapeaux, tant et tant que nos mylords en auraient pu crever d'orgueil, à force de se croire à la Croix du Ciel.

« Moi, ça me tracassait de voir ces trois hommes tout seuls là-haut, car, voyez-vous, je ne veux pas vitupérer le monde, mais est-ce que les guides ne sont pas faits pour guider? C'est vrai que, grâce au bon Dieu, nous ne sommes pas ici de purs loqueteux et des marmiteux; n'empêche qu'on n'est pas non plus comme ces beaux messieurs de Genève, qu'on dit si bien rembourrés de pièces, et qui commercent de cent mille manières, surtout avec leurs machineries endiablées



MON CANTONNIER.

d'horloges, de cadrans, de montres, de carillons et de boîtes musiquant comme des rossignols.... Suffit, je reviens aux milords.

« Nos trois hommes restèrent à tisonner quelque temps leurs braises sur la taupinière; à un moment il me sembla qu'ils nouaient leurs mouchoirs en cravates sur leurs bouches; à un autre, je les vis s'asseoir, se pelotonnant la tête entre leurs genoux, ainsi que des chats qui font le manchon. Puis ils se relevèrent, faisant les grands bras et chantant peut-être. Ah! pour chanter faux, ils pouvaient en prendre tout leur soûl, vu que personne que le Dieu du ciel ne les entendait....

« — Ça va, que je me dis, mais faudra voir à la descente; c'est tout de même une coquine de route, un vrai chemin de danseur de corde.

« Au bout de quelques instants, on vit nos milords qui se préparaient à rebrousser, attachés tous trois à la corde. Il n'était que temps. On aurait bien cru, ma foi, le matin, qu'il aurait fait une fameuse journée : ce qui n'empêche que le Mont-Blanc paraissait maintenant assez disposé à mettre sa perruque, et, vous savez, c'est signe qu'il est de mauvaise humeur et qu'il ne faut pas s'y frotter.

« Au premier mouvement des milords, les gens qui s'y connaissaient se dirent tout de suite : — Bon! voilà déjà qu'ils font des bêtises! — Cela voulait dire qu'ils ne prenaient pas la bonne direction; ils allaient un peu trop par là (le cantonnier me montrait l'ouest). Dame! vous comprenez, sur dix personnes qui montent là-haut, il y en a huit qui, au bout de cinq minutes de halte, ont perdu aux trois quarts la vue et la rate.

« Faut croire pourtant que mes individus reconnurent leur erreur, car on les vit qui cherchaient à se dégager du cul-de-sac. Mais voilà que pendant que la pelote exécute son diable de virement, le pied du dernier manque sur la glace, et, vlan! notre homme culbute, entraînant du coup les deux autres.

« Tous trois, se raclant les genoux comme des ramoneurs, essayent de se cramponner, avec les ongles, avec les dents même, ce qui va d'usage et de nécessité, même qu'on dit que *Balmat du Mont-Blanc* (1), rêvant la nuit de sa grande grimpe, pinça tout à coup du croc l'oreille de sa femme endormie, qui, Dieu merci, lui rendit son dû en une vraie giffle de Chamoniarde.

« En trois secondes, la file dégringola rien qu'en glissant — et cela, monsieur, par une grâce spéciale de leurs saints — sur un talus tout raide de sept cents et tant de pieds, le long de l'Encolure du Maudit. En tombant, ils avaient fait boule avec la neige, et c'est là ce qui les sauva, vu que les tas entraînés par eux formèrent monticule au-devant de leurs pauvres corps vagabonds.

« C'est égal, cette façon peu chrétienne de dire adieu à la Calotte n'avait pas paru bien claire à beaucoup de ceux d'en bas. — Il se passe quelque chose d'extraordinaire, se disait-on, et, pour sûr, il doit être arrivé un malheur à nos trois *fiérauds*. — Oh! pour *fiérauds*, m'est avis que ceux-là l'étaient!....

« On attend un moment pour voir la suite; mais la pelote ne faisait plus mine de bouger. Alors il y en a qui prennent peur; sans plus barguigner, des guides se forment en caravane, — sept ou huit, si j'ai souvenance, — et partent au pas accéléré pour porter secours.

« Moi et les autres, nous regardons toujours. Au bout de vingt ou vingt-cinq minutes, je donne une tape au voisin : quelque chose a remué dans le tas tout noir; c'est un des hommes qui se lève. On le voit se démener, faire le télégraphe avec ses bras, et avoir l'air de frotter, ou plutôt de rosser

(1) C'est avec ce surnom qu'on désigne toujours à Chamonix le fameux guide dont j'ai parlé plus haut.

du président de Brosses, puis, un peu plus tard, par celles d'un autre magistrat, Mercier Dupaty. Arthur Young, d'autre part, publiait en Angleterre le récit de ses pérégrinations en Italie, tandis qu'en Allemagne un amant passionné de l'archéologie et des beaux-arts, Jean-Joachim Winckelmann, prêchait le retour aux formes et au goût antiques, et mourait même à la peine, assassiné à Trieste, également pour l'amour de l'art, par l'Italien Archangeli. A quelques années de là, Goethe, « le grand païen », comme le surnommèrent ses compatriotes, écrivait à son tour son fameux *Voyage en Italie*.

L'horizon des voyageurs s'était cependant singulièrement élargi. L'art ou l'étude avait été surtout l'objectif des premiers touristes ; la nature ne leur offrait guère d'attrait par elle-même, ou, du moins, ils ne la goûtaient qu'accessoirement, comme un appendice, et dans le voisinage des lieux où ils s'arrêtaient pour admirer les œuvres humaines. Après que Rousseau principalement, du fond de sa solitude des *Charmettes*, eût rouvert une source nouvelle de poésie descriptive, les choses changèrent ; on découvrit et l'on sentit des beautés pittoresques autres qu'une muraille décorée à fresque, un pilastre sculpté ou une corniche brodée au ciseau. La nature devint, en Italie comme ailleurs, l'auxiliaire et l'encadrement de l'art. Que dis-je ? on ne se contenta plus des splendides jardins, enrichis de plantes tropicales et transatlantiques, qui y forment l'entourage des villas et des palais ; on fouilla les campagnes profondes et solitaires, en quête d'aspects nouveaux, de sites inconnus ; on commença dès lors à dépasser Naples, à pousser jusque dans la Calabre, l'Apulie, la Sicile ; la joie, l'orgueil des paysagistes fut de déployer leur parapluie dans des lieux où nul voyageur n'avait pénétré avant eux.

On viola, par exemple, — et c'est tout dire, — le redouté mystère de la *Grotte d'azur* de Capri. L'heureuse curiosité des touristes mit en déroute les vieilles légendes qui avaient jusques alors défendu l'accès de cette merveilleuse caverne. C'était, disait-on, un lieu maudit, tapissé d'ossements, dont l'entrée changeait sept fois par jour, et d'où sortaient des monstres hideux. On y entendait la nuit des chants de sirènes mêlés à des gémissements humains. On spécifiait qu'un pêcheur, ayant blessé de son harpon un homme marin qui lui était apparu sous la forme d'un gros poisson, avait été effroyablement desséché et que son cadavre ressemblait à ces racines qu'on voit en bocal chez les apothicaires. Aujourd'hui la fameuse grotte est visitée par tous ceux qui tiennent à connaître en détail le golfe de Naples, et chacun sait que les feux diaboliques qui épouvantèrent tant d'ignorants étaient tout simplement le reflet des eaux céruléées de cet antre sur la paroi des rochers.

Que d'autres superstitions les chemins de fer ont dissipées et dissiperont au profit de la science ! Leur rôle, quoi qu'en disent ceux qui portent en tout et à travers tout le deuil morose du passé, n'est point de tuer la poésie, c'est de la mettre à la portée du plus grand nombre. Et n'est-ce pas, après tout, une des fins de la civilisation, qu'on puisse parcourir le monde à son aise, sans se désheurer en quelque sorte, et qu'on ait la faculté de choisir sur une terre lointaine tel ou tel but de prédilection, selon le temps et l'argent dont on dispose ?

Ce nouveau Tour de l'Italie n'est ni un itinéraire ni un guide, — les deux manuels de M. Du Pays satisfont amplement les plus difficiles parmi les touristes ; — ce n'est pas non plus une étude spéciale, un aperçu de géographie, d'histoire ou d'esthétique : c'est proprement un livre pittoresque, où l'écrivain (comme l'artiste) procède à grands coups de crayon ; où l'on touche à tout sans épuiser rien ; où l'on va vite pour aller partout ; où l'on use volontiers de toutes les facilités de la locomotion moderne, en mettant à profit le dernier mot des investigations les plus récentes. Dans son cadre forcément restreint, cet ouvrage servira, si l'on veut, de préparation à ceux qui n'ont pas encore fait le voyage d'Italie, de memento à ceux qui l'ont déjà fait.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraîtra régulièrement une livraison par semaine à partir du 27 Avril 1878.